

en Allemagne plusieurs princes s'étaient mis en tête du mouvement de la réforme. A tout propos il répète que l'Espagne intolérante à l'égard de tous les non-catholiques n'avait pas connu de guerres de religion semblables à celles de France et d'Allemagne ; il cite Plutarque pour prouver que la puissance spirituelle et la puissance temporelle se doivent un appui mutuel. La tolérance religieuse ne peut aboutir qu'à des discordes intestines dans un Etat.

Il est vrai que les opinions de Feller sur la *tolérance religieuse* dont on sait qu'elle était une des idées favorites de la philosophie des lumières ne sont pas toujours si tranchées. Certains passages sur la révocation de l'édit de Nantes, Coligny et Guillaume d'Orange libérateur de la Hollande évoquent l'image d'un fanatique à l'esprit borné qui aurait pu être juge d'un tribunal d'Inquisition. Mais en février 1782, il se déclara complètement d'accord avec un mandement du cardinal Franckenberg qui, après la proclamation de l'édit de tolérance de Joseph II, avait engagé les catholiques à voir dans les réformés des prochains et des frères, et de comprendre que leur attachement à leur religion provenait en général plutôt de leur naissance que de leur opiniâtreté. Dans le Catéchisme philosophique, il dit que la tolérance peut être nécessaire dans un pays où les non-catholiques sont assez nombreux pour jouer un rôle dans la vie économique, à condition qu'ils soient rigoureusement surveillés et empêchés d'exercer une influence sur l'opinion publique et le mouvement des idées. Il fait une différence nette entre la tolérance civile, liberté des non-catholiques dont l'étendue dépend du jugement du souverain et des circonstances politiques en général, et la tolérance religieuse ou respect des convictions religieuses d'autrui, inspiré par l'amour du prochain. Feller combat avant tout le « tolérantisme » ou la liberté absolue de conscience, en tant qu'indifférence complète d'une autorité pour les affaires religieuses. Frédéric de Prusse était le seul souverain du temps qui eût accordé à ses sujets cette liberté illimitée ; l'édit de tolérance de Joseph II comportait de nombreuses restrictions tendant surtout à empêcher la diffusion des doctrines réformées. Feller répète à plusieurs reprises que des mesures de sévérité ne doivent être prises que contre des gens de mauvaise volonté, capables de troubler l'ordre public, mais il est trop porté à voir des perturbateurs et des anarchistes dans tous les adhérents des confessions réformées.

En février 1774, Feller informa ses lecteurs que les Anglais et les Suédois commençaient à faire attention aux maux produits par la *liberté de la presse* qui, à son avis, était une peste publique ravageant les mœurs, désolant la religion et sapant les bases des Etats, une machine toujours prête à jouer en faveur de l'esprit de révolte et de libertinage. Toutefois la liberté absolue de la presse est un moindre mal qu'une censure exercée par un adepte des idées philosophique, puisque de cette façon l'antidote ne peut croître avec le poison. En général, des lois mal appliquées et mal dirigées sont un abus plus redoutable que la licence même. Ces idées inspirent et expliquent en grande partie l'animosité de Feller à l'égard du gouvernement autrichien. En décembre 1778, il cite avec grand plaisir à ses lecteurs des extraits d'une brochure parue alors à Bruxelles : les derniers adieux d'un docteur et censeur en théologie à un jeune docteur